

ANNEXE 1

GHIRIBIZI SCRIPTI IN PERUGIA AL SODERINO

Caprices écrits à Perugia pour [Giovan Battista] Soderini

Une lettre de vous se présenta à moi tout encapuchonnée ; mais au bout de dix mots je la reconnus, et je crois vraiment qu'il y a beaucoup de monde à Piombino, parce que je vous connais ; et je suis certain que vous-même et Filippo avez des empêchements, parce que je sais que l'un d'entre vous souffre du peu de lumière et l'autre qu'il y en ait trop. Janvier ne m'ennuie pas pourvu que février tienne entre mes mains. Je souffre des inquiétudes de Filippo, et, restant en suspens, j'attends quelle en sera la fin. Votre lettre fut brève et moi, en la relisant, [A] je la fis plus longue. Elle me fut agréable, parce qu'elle me donna l'occasion de faire ce que je craignais de faire, et que vous m'avertissez de ne pas faire ; et c'est le seul point en elle que j'aie trouvé hors de propos. Je m'étonnerais de cela si mon sort ne m'avait montré tant de choses et si variées que je suis contraint de m'étonner peu ou d'avouer de ne pas avoir goûté, ni en lisant ni en les pratiquant, les actions des hommes et leurs façons de procéder. Je vous connais, vous et la boussole de votre navigation ; et quand bien même

elle pourrait être condamnée – et elle ne peut l’être –, je ne la condamnerai pas en voyant à quels ports elle vous a conduit, et de quels espoirs elle peut vous nourrir. D’où je crois – non dans votre miroir, où l’on ne voit que prudence, mais par celui des plus nombreux – que l’on doit, dans les choses, voir la fin et non le moyen ; surtout quand on voit des gouvernements variés faire advenir une même chose et qu’on peut obtenir une même fin en œuvrant différemment ; et ce qui manquait à cette opinion, les actions de ce pape-ci et leurs effets l’ont ajouté. Hannibal et Scipion, // outre la **[B]** discipline militaire dans laquelle l’un et l’autre excellaient également, l’un, avec la cruauté, la perfidie, l’irreligion, maintint ses armées unies en Italie et se fit admirer par les peuples qui, **[C]** pour le suivre, se rebellaient contre les Romains ; l’autre, avec la pitié, la fidélité et la religion, fut, en Espagne, aussi bien suivi par les peuples ; et l’un et l’autre remportèrent un nombre infini de victoires. Mais puisqu’on n’a pas l’habitude d’alléguer les Romains, Laurent de Médicis désarma le peuple pour tenir Florence ; messire Giovanni Bentivoglio, pour tenir Bologne, l’arma ; les Vitelli, à Castello, et ce duc d’Urbain dans son état, défirent les forteresses **[D]** pour tenir ces états ; le comte Francesco, à Milan, et bien d’autres, en édifièrent dans leurs états pour s’assurer de ces derniers. L’empereur Titus, si, un jour, il ne faisait pas du bien à quelqu’un, croyait perdre son état ; quelqu’un d’autre croirait le perdre le jour où il ferait un **[E]** plaisir à quelqu’un. Beaucoup, mesurant et pesant chaque chose, réussissent dans leurs desseins. Ce pape-ci, qui n’a ni balance ni aune en sa maison, obtient au hasard et sans armes ce qui, avec de l’ordre et des armes, n’aurait dû lui réussir que difficilement. On a vu et on voit tous les susdits, et un nombre infini d’autres que l’on pourrait alléguer en semblable matière, acquérir des royaumes ou les dompter, ou chuter selon les accidents ; et parfois cette façon de **[F]** procéder qui est louée quand on acquiert est blâmée quand on perd, et parfois après une longue prospérité, quand on perd, on ne l’impute à aucune faute personnelle mais on en accuse le ciel et la disposition des destins. Mais d’où naît que, quelquefois, des actes différents profitent également ou nuisent également, moi je ne le sais

pas, mais je désirerais bien le savoir ; pourtant, pour entendre votre opinion, j'aurai la présomption de vous dire la mienne. // Je crois, moi, que, tout comme la nature a fait aux hommes des visages différents, de même elle les a faits d'entendements différents et de fantaisies différentes. De cela naît que chacun se gouverne selon son entendement et sa fantaisie. Et puisque, par ailleurs, les temps sont variés et que les ordres des choses sont différents, ses désirs sont exaucés *ad votum* et il est heureux celui dont la façon de procéder rencontre le temps, et, à l'opposé, il est malheureux celui dont les actions divergent par rapport au temps et à l'ordre des choses. D'où il peut très bien se faire que deux hommes, en œuvrant différemment, atteignent une même fin parce que chacun d'eux peut se conformer à ce qu'il rencontre, puisqu'il y a autant d'ordres des choses qu'il y a de provinces et d'états. Mais, puisque les temps et les choses changent souvent, universellement et particulièrement, et que les hommes ne changent pas leurs fantaisies et leurs façons de procéder, il advient que quelqu'un a, un temps, une fortune bonne et, un temps, une méchante. Et, vraiment, celui qui serait assez sage pour connaître les temps et l'ordre des choses, et qui s'y adapterait, aurait toujours une fortune bonne ou se garderait toujours de la méchante et il finirait par être vrai que le sage commande aux étoiles et aux destins. Mais puisque de ces sages-là on n'en trouve pas, car, d'abord, les hommes ont la vue courte et qu'ensuite ils ne peuvent commander à leur nature, il s'ensuit que la fortune varie et commande aux hommes et les tient sous son joug. Et, pour montrer la véracité de cette opinion, je veux que me suffisent les exemples susdits, sur lesquels je l'ai fondée ; et ainsi je veux que l'un soutienne l'autre. Pour donner de la réputation à un maître nouveau, la cruauté, la perfidie et l'irréligion ne sont pas moins utiles dans telle province où l'humanité, la foi et la religion ont longtemps abondé que ne sont utiles l'humanité, la foi et la religion là où la cruauté, la perfidie et l'irréligion ont régné un bon moment ; en effet, tout comme les choses amères perturbent le goût et que les douces le lassent, de même les hommes se fatiguent du bien et du mal ils se plaignent. Ces // raisons-là, parmi d'autres, ouvrirent

l'Italie à Hannibal et l'Espagne à Scipion et, ainsi, chacun d'eux fit se rencontrer le temps et les choses avec l'ordre selon lequel il procède. Et, en ce même temps, un homme semblable à Scipion n'aurait pas eu autant de succès en Italie, et un homme semblable à Hannibal n'en aurait pas eu autant en Espagne, que l'un et l'autre n'en eurent dans leurs provinces.

Dans la marge :

A : Celui qui ne sait escrimer s'enveloppe dans celui qui sait l'escrime.

B : À la fin des fins, ne conseiller personne et ne prendre conseil de personne, excepté un conseil général : que chacun fasse ce que lui dicte son cœur, et avec audace.

C : Les hommes se fatiguent du bien, et du mal ils se plaignent ; l'amer trouble le goût, le doux le lasse.

D : Tenter la fortune car elle est l'amie des jeunes gens et changer selon les temps. Mais on ne peut avoir les forteresses et ne pas les avoir, on ne peut être cruel et pieux, etc.

E : Lorsque la fortune s'épuise, vont à leur ruine l'homme, la famille, la cité ; chacun a sa fortune fondée sur sa façon de procéder, et chaque fortune s'épuise et, quand elle est épuisée, il faut l'acquérir de nouveau, d'une autre façon.

F : La comparaison du cheval et du mors à propos des forteresses.